

Souvenirs, souvenirs... (épisode 14)

Souvenir par procuration, d'abord, puisqu'il remonte au printemps 1747.

Jean-Sébastien Bach est de passage à Potsdam où son fils Carl Philipp Emmanuel vit à la cour du roi Frédéric II de Prusse - le fameux « despote éclairé » cher à Kant et (quoique plus imprudemment...) à Voltaire. Musicien lui-même, Frédéric propose alors au vieux maître (il n'a plus que trois ans à vivre) d'improviser sur un thème de sa composition. Bach s'exécute ou du moins commence... avant de bientôt renoncer. Il s'en expliquera ultérieurement dans une lettre à son hôte :

« C'était mon devoir le plus humble d'obéir à l'ordre de Votre Majesté, mais je remarquai bientôt qu'il ne m'était point possible, faute de la préparation nécessaire, de traiter un sujet aussi excellent de la façon qu'il méritait. Je me décidai alors à travailler ce sujet vraiment royal en toute perfection, et à le faire ensuite connaître au monde... »

Ce seront les seize variations publiées deux mois plus tard, et désormais connues sous leur titre cadeau : *L'Offrande Musicale*.

Cette anecdote, je la tiens d'une présentation de l'œuvre par Paul Kuentz, sur la pochette du 33 tours où il l'avait enregistrée avec son orchestre de chambre dans les années 50. Anecdote rapportée non d'ailleurs sans réserves - je le cite :

« (...) Ce thème est si beau et ressemble tellement à ceux de Bach qu'on peut se demander s'il a été réellement inventé par Frédéric, dont on connaît quelques compositions. Emmanuel l'aurait-il suggéré au souverain ou bien Bach lui-même, en le remodelant, lui aurait-il donné cette forme si parfaite ? (...) »

A l'époque où je lisais ce commentaire intrigant pour la première fois, précisons-le : la seule musique à m'enchanter vraiment était clairement romantique - on y revient toujours ! Post-romantique à la rigueur... Celle en somme, en moins édulcorée, dont m'avaient imbibé les grandes fresques hollywoodiennes que mon oncle m'emmenait voir Boulevard des Italiens (façon *Les vikings*, ou *Autant en emporte le vent*) et dont je reprenais les motifs à tue-tête sur *la-la-la* dans mon cabinet de toilette... De l'assurément *grande* musique, oui, avec toutes les couleurs du *grand* orchestre tant qu'à faire plutôt qu'avec les seuls violons, et « à *programme* » de préférence, comme c'était le principe des *poèmes symphoniques* et autres monuments incontournables, aux intitulés aussi dépaysants que suggestifs, même si apocryphes, genre : la *Pastorale*, l'*Ecossaise*, la *Fantastique*, la *Rhénane*, la *Nouveau monde*, en attendant la *Pathétique*, évidemment...

Juste de quoi - le tout récent microsillon aidant - sortir de soi chez soi et s'y faire son propre cinéma, comme on dit, quand on en arrive à trouver un rien racoleur le passionnel à gros budget des superproductions américaines.

Sur les conseils de mon prof de musique, je m'étais bien risqué à des œuvres plus intimistes aux pochettes et désignations moins incitatives - même si essentiellement romantiques elles aussi - où la forme canonique et la tonalité se trouvaient flanquées d'un opus à deux ou trois chiffres aussi excitant pour l'imagination qu'un sigle d'adjuvant sur un paquet de gâteaux secs. Malgré quelques heureuses surprises, reconnaissons-le, ma prédilection pour la musique dite de chambre (la musique *musique*, comme je disais alors avec une pointe de défiance) ne me viendra qu'un peu plus tard.

Alors Bach et le baroque, en ce temps-là !...

Mon père, formaté *bel canto*, détestait. Ma mère, férue d'opérettes, ignorait. Le côté performance de cour pour "*gens de qualité*" m'agaçait moi-même aussi fortement qu'une promesse de Boileau sonore. Quant aux quelques extraits entendus en classe, ils me confortaient dans l'angoisse de combinaisons interminables aussi aléatoires que mécanistes

(quelque chose comme autant de tentatives d'épuisement - si la crainte prémonitoire avait toutefois pu m'en effleurer - d'abscons programmes informatiques)...

J'ai oublié depuis longtemps qui m'a un jour offert l'*Offrande*... Moi-même, sans doute : sur la foi de son *beau* titre, sur un conseil un peu plus persuasif de mon prof, ou parce que la musique, à mes oreilles, c'était d'abord un *beau thème* et que l'insistance du commentaire à cet égard frisait la méthode Coué...

Dès les premières mesures, pourtant, j'avais hélas compris: si *excellent* et si *royal* fût-il selon Bach, le si *beau thème* selon Kuentz était aussi inchantable qu'on pouvait le craindre. J'avais grevé pour rien mon modeste budget, et je maudissais une fois de plus tant la flagornerie du *grand* compositeur de cour que l'expertise du *grand* musicologue, sinon la vanité - est-ce qu'on n'est pas tous un peu Monsieur Jourdain sur les bords ? - de mon propre snobisme*. La cause était entendue : ce n'était plus là de la musique *pour le temps présent*, comme aurait dit feu Pierre Henry. Ce n'était pas non plus de la musique *pour les jeunes*, comme on s'en convainc dans les fan clubs.

En tout cas ce n'était pas de la musique *faite pour moi*.

Et puis, et puis...

Je t'ai déjà dit ce côté laborieux, limite bourrin, qui était encore le mien à douze treize ans et m'aurait fait tout apprendre par cœur jusqu'à ce que "*ça rentre*". Le microsillon offrait à cet égard l'avantage - reconnaissons ce mérite à la *high tech* d'alors - qu'on pouvait le remettre dix fois sur la platine sans trop se soucier d'écouter, en s'occupant à autre chose, juste comme fond sonore...

Tu connais par ailleurs le principe des *variations* musicales : une façon de méthode Coué, elle aussi, mais à rebours. Au lieu d'un thème obsessionnellement repris à l'identique ou peut s'en faut (façon comptine, refrain de rengaine, jingle de *grande* marque ou leitmotiv pour saga en technicolor), un *sujet* chaque fois détourné, déformé, perturbé, nié, humilié, torturé, travesti au point d'en devenir méconnaissable, et dont l'oreille ne fait d'abord que soupçonner les occurrences, puis les attendre par jeu, puis les guetter pour mieux les débusquer, toujours par jeu, puis les désirer, puis trouver du *vrai* plaisir à les désirer...

Et ce n'est soudain plus du jeu.

C'est ce type de lente remise en cause que j'appelle *exaltation*, au sens originel et quasi physique du mot (du bas latin *ex-altatio*) : action de dresser, d'exhausser, d'élever ou de s'élever. L'accession, par exemple, moyennant la patience et l'effort d'escalader un escalier en colimaçon qui peut paraître interminable, au sommet d'une tour d'où l'on voit *mieux*, d'où l'on écoute *mieux*, d'où l'on respire *mieux*, d'où l'on ressent *mieux*, d'où l'on comprend *mieux* le même environnement banal...

C'est dans ce sens concret que les théologiens évoquent aussi l'*exaltation* sur le calvaire de la croix portée par puis portant le christ. Et c'est par cette double exaltation-là qu'au regard du mystique l'homme Jésus *devient* Dieu.

Tout le contraire, en fait, de ce qu'exprime le démocrate éclairé d'aujourd'hui lorsqu'il associe l'*exalté* à l'irréflexion, la haine, la colère et la folie...

Je ne sais toujours pas si le *sujet* de l'*Offrande Musicale* était bien de Frédéric, de Carl Philipp Emmanuel ou de Bach lui-même, je ne sais pas davantage *pour* qui, ni *pour* quelle époque, ni *pour* quelle tranche d'âge le vieil homme l'avait comme soumis à la question, mais je suis sûr d'une chose : il m'était *devenu* beau.

Tu te demandes pourquoi je te raconte ça ? Et pourquoi maintenant ?

C'est que dans les sixties, rappelle-toi, toutes les conventions spécifiquement romanesques se trouvaient remises en question. Sans parler de la concurrence phagocytaire d'arts nouveaux de plus en plus populaires et non moins séduisants, comme le cinéma ou la BD, d'autant plus narrativement attractifs que visuels...

Comment le romancier débutant, soucieux malgré tout d'exalter son lecteur par ses propres moyens en s'exaltant lui-même (sinon *what else ?...*), ne se serait-il pas intéressé aux structures et procédures de la musique, l'art temporel et non figuratif par excellence le plus comparable au sien ?

Sans doute aussi le plus libre...

C'était tentant, avoue ! Mais pour parler de quoi ?...

Mon expérience de l'*Offrande* en témoignait, et bien d'autres oeuvres m'en avaient convaincu depuis : l'intérêt ni le charme en soi de son prétexte n'entraînent pour grand chose dans le processus de l'exaltation musicale. Au contraire même ! L'ivresse de l'ascension avait toutes chances de s'avérer d'autant plus jouissive qu'on décollait de plus bas...

Ainsi le prétexte de mon premier *vrai* roman, son *sujet* (au sens où il est souvent question d'un *sujet* de discussion, de thèse ou d'article, alors qu'il conviendrait bien plus logiquement de parler d'*objet*...) serait le plus dérisoirement basique possible : l'ambiguïté même de ce qu'on appelle un *sujet*...

Celui-ci désignant d'abord ce ou celui qui assume grammaticalement les actions et les états d'âme d'un texte, le mien serait sans surprise le ni-toi ni-moi de la troisième personne, comme il était courant dans les *grands* romans d'alors : un *autre* le plus neutre qui soit (ni bon ni mauvais, comme tu le dis des hommes en général...) auquel l'auteur ni le lecteur ne saurait s'identifier vraiment ni, pour autant, se sentir foncièrement étranger.

Je l'affublai toutefois du doux nom d'*Astaroth*, mon *il* sans qualités, histoire de le personnaliser à minima pour crédibiliser ses basses œuvres. Ce en référence à une figure biblique aussi intemporelle qu'incernable héritée de traditions plus anciennes (Ishtar, Asteroth, Astarté...) plus qu'équivoque elle-même : tantôt victime, tantôt rebelle, tantôt masculine et tantôt féminine, tantôt ange et tantôt démon...

Moche et puante, qui pis est.

Le sujet, au sens musical où l'emploie Bach, et dont témoignerait diversement chaque chapitre, serait la veulerie crasse et la servilité d'Astaroth, soumis lui-même (*assujetti*, en somme...) aux ordres de celui qu'il appellera constamment *Son Maître*, S.M. en abrégé (Sa Majesté, SuperMan, Sado-Maso, Son Mec ou Son Mac ?...), figure en revanche dominatrice et conquérante, comme en *contrepoint* de mon anti-héros, et dont on ignorera toujours si elle n'est qu'une projection fantasmée de celui-ci ou si elle existe vraiment.

Les aventures homériques d'Astaroth et de *Son Maître* s'inspireraient enfin, par la force des choses, d'épisodes guerriers et légendaires empruntés à ma chiche documentation carcérale. Ceux-ci se situant à des époques différentes et dans des lieux différents (quoique surtout germaniques), c'était la diversité des circonstances, des décors, des accessoires et des adversités qui jouerait de façon anecdotique le rôle déstabilisant des *variations*. Outre leur ton épique, la seule constante d'une équipée meurtrière à l'autre et leur conférant un semblant de continuité (à défaut d'aucun "*à suivre*...") resterait d'être vécues en toute schizophrénie par le même sujet duel.

Tu vois le genre ?

On osait tout dans les sixties...

En deux mois d'arrêts de rigueur j'avais écrit huit chapitres d'une dizaine de pages. C'était peu mais largement suffisant pour espérer exalter sans l'essouffler un lecteur qui n'aurait ni mon côté bourrin ni l'opportunité de remettre indéfiniment mon propos *disruptif* sur une platine. J'intitulai la chose *Superman Saga* par double antiphrase, et la sous-titrai "*étude baroque*" en double hommage aux pratiques musicales qui l'avaient inspirée.

Ce fut l'éditeur qui l'imposa *roman*.(à suivre...)

* Snobisme : n.m. Avatar libéral de la courtoisie, qui consiste à prétendre partager le *bon goût* au pouvoir.